

LAMARTINE ET LA LÉGENDE NAPOLÉONNIENNE

Lamartine a toujours été cité comme une exception, en marge des auteurs qui, en France et en Europe, se sont faits les artisans de la légende napoléonienne; ¹ lui-même tenait à conserver ce caractère exceptionnel. Comme toute la génération romantique, il a recueilli dans ses premiers souvenirs des éléments de cette légende qui n'a pas attendu, on le sait, la mort de l'Empereur pour se manifester, sous des formes parfois pesantes; il a vu passer dans le village de son enfance les marchands de gravures coloriées représentant le vainqueur de Marengo; il a entendu le maître d'école commenter les images répandues par les colporteurs à la gloire du héros des Pyramides; au collège, les Pères de la Foi entretenaient le culte de

1. BARTHOU, L.: *Lamartine orateur*, 1916.

LATREILLE, C.: *Lamartine poète politique*, 1924.

TULARD, J.: *L'Anti-Napoléon*, 1964, *Le Mythe de Napoléon*, 1971.

DESCOTES, M.: *La Légende de Napoléon et les écrivains du XIXe. s.* 1967.

Europe, num. d'avril-mai 1969, Napoléon et la littérature; num. de juillet-août 1969, Lamartine.

Le Monde, num. du 24 mai 1969, Napoléon entre le mythe et l'histoire.

Actes du Congrès du Centenaire (Mâcon, 1969), voir en particulier: M. F. Guyard, «Lamartine contre Napoléon», p. 287.

l'Empereur; enfin, comme Hugo, il veut qu'on sache qu'il a vu Napoléon.² D'autre part, dans son entourage le plus proche, il a subi des influences fortement marquées d'anti-bonapartisme; il les dénombre au long de ses autobiographies avec une complaisance suspecte, car, dans leur aversion pour le maître despotique de la France, ces parents et ces premiers amis n'allaient pas jusqu'à inspirer des convictions républicaines au jeune garde du corps de Louis XVIII! Accueillons avec réserve cette indication:

«C'est de cette époque (1812) que datent pour moi l'amour de l'émancipation de l'esprit humain et cette haine intellectuelle contre ce héros du siècle (...)» (*Confidences*, VII, § 3).

ou ce commentaire du Journal maternel:

«On comprend qu'un fils qui avait puisé son sang dans le sang de cette mère, et qui de plus avait respiré à plein souf-
fle, en Italie, dans l'histoire, la liberté antique, n'ait jamais eu de faveur d'esprit pour Napoléon.» (*Manuscrit de ma mère*, 10 avril 1814).

Propos de vieillesse! Lamartine n'a-t-il pas fait ce qu'il reproche à Napoléon et construit sa propre légende ...d'éternel ennemi de l'Empereur? En 1850 Charles Alexandre aurait reçu cette confidence:

«A dix-huit ans je fis un discours dans un banquet contre Napoléon. (...) je ne regretterai jamais ce jour. Exemple de despotisme: je voulais apprendre l'anglais, le préfet communiqua un ordre de l'Empereur qui défendait de prendre des leçons d'anglais; l'anglais était l'esprit libéral. L'Empire, c'est la police. Quand il tomba, je sentis un poids de trente atmosphères de moins sur le corps et la pensée. Napoléon a été un meurtrier d'idées, un saccageur de vérités.» (*Souvenirs sur Lamartine*, p. 212).

2. V. *Mémoires inédits*, pp. 2, 46 à 48. *Cours familier*, XX, 7. Où et quand le jeune Lamartine a-t-il vu Napoléon? — A Lyon, en janvier 1802 (*Manuscrit de ma mère*); à Paris, en avril 1815, scène racontée, avec détails concordants: *Confidences*, XI, § 2. *Mémoires politiques*, I, 30. *Cours familier*, VIII, 245.

Lacretelle rapporte qu'un jour Dumas s'était laissé aller à faire l'éloge de Napoléon en présence de Lamartine, qui «pardon-
nait tout, sauf cela.»

«Il estimait que Sainte-Hélène avait été une expiation trop douce pour tant de crimes... Il n'admit aucune circonstance atténuante pour celui qui avait étouffé la République sous les talons de ses grenadiers... Il proclama que rien n'amnistiait l'assassinat...». (*Lamartine et ses amis*, p. 293).

Propos de vieil homme soucieux de conférer à sa carrière et à sa pensée une unité qu'elles n'ont pas toujours eues.³ L'originalité de Lamartine, ce n'est pas d'avoir échappé à la fascination napoléonienne; elle est dans la manière très personnelle dont il l'a ressentie et exorcisée. Le mythe césarien l'a longtemps obsédé: en 1818, encore inconnu dans le monde des lettres, il rêve pour son coup d'essai d'une tragédie sur César. Un de ses derniers amis suppose que ce projet lui avait été inspiré par «un enthousiasme rétrospectif, en tout cas très passager, pour Napoléon», et il ajoute: «Lamartine ne pouvait rester longtemps dans cette négation désespérée de la raison et de la liberté; il était trop croyant à la Providence pour rester l'admirateur des hommes du Destin».⁴ Le projet avorte, mais remarquons qu'il est antérieur au déferlement de la légende dorée. Quarante ans plus tard, il publie une *Vie de César* où l'on n'est pas surpris de trouver plus d'une évocation de Napoléon; la comparaison des deux dictateurs sort toutefois de la banalité par le fait qu'elle ne doit rien à la «littérature»; c'est en philosophe que l'auteur compare, non deux héros d'épopée, mais deux têtes politiques, et montre en toute occasion la supériorité du Français!

Un certain moralisme, des impératifs de polémique, des raisons personnelles ont conduit le poète à accabler le César

3. Ces confidents des dernières années ignorent qu'à 21 ans Lamartine a failli servir l'Empereur, comme soldat ou diplomate! Amoureux désespéré, en conflit avec sa famille, il y a songé sérieusement en avril 1811. (V. *Lettres à Virieu*).

4. RONCHAUD, Louis de: *La Politique de Lamartine* (1878. Introduction, p. XI). L'expression «l'Homme du Destin» est de Lord Byron.

français; serait-il aussi sévère s'il n'avait jamais éprouvé la puissance de ses sortilèges? Il ne peut s'empêcher, en privé, d'admirer et peut-être d'envier la «tête politique», «la plus forte qui oncques ait existé», écrit-il à Virieu en 1827; et il a confié un jour à Legouvé son rêve d'«être un Napoléon sans épée»! Que la plume remplace l'épée dans la main de l'Empereur, Lamartine ne met plus de frein à son admiration; certes, «l'âme pathétique» manque au buste du héros, à sa «nature métallique»; cette «intelligence du calcul» a pourtant fait du soudard «le plus grand écrivain des choses humaines depuis Machiavel, (...) bien supérieur dans le récit de ses campagnes à César, (...) un héros de style». (*H R*, I, 403, VI, 409) Lamartine ne sera jamais plus proche des enthousiasmes hugoliens, encore que Hugo ait célébré plus souvent le guerrier que l'écrivain, et qu'il soit bien difficile d'oublier l'épée quand on parle de Napoléon.

Comportement singulier, on le voit, d'un romantique qui non seulement prétend résister à la séduction impériale, mais trouve de plus en plus à dire après que les autres ont tout dit sur l'Empire et l'Empereur. Etranger à la légende noire des années de la Restauration comme à la légende dorée culminant en 1840, il semble avoir attendu le Second Empire pour dévoiler toute sa pensée sur le premier, en toute indépendance, et pour faire à son tour, après Chateaubriand, Stendhal, Hugo, son «Napoléon et moi». Afin de souligner l'originalité de ce comportement, on examinera les rapports du poète, de l'historien, du politique, du moraliste, avec deux phénomènes souvent confondus au XIX^e siècle et que l'histoire moderne distingue nettement par leur nature et par leur date: la légende littéraire et le bonapartisme politique; l'année 1848 peut fournir une ponctuation commode pour montrer comment Lamartine a dû vivre avec ces réalités et ces fantômes, et comment il a tâché de s'en débarrasser.

Vis-à-vis de cette légende bruyante et encombrante, l'attitude de Lamartine n'est pas identique au fil des années; il en parle très peu sous la Restauration, davantage sous la Monarchie de Juillet, beaucoup après 1848; et ses réactions sont différentes selon que l'on observe le poète, le politique actif ou le vieillard meurtri par l'histoire.

De 1821 à 1840 —âge d'or de la légende dorée illustrée par les Hugo, les Béranger et tant d'autres— exception faite de la Méditation «Bonaparte», notre poète se tait, plutôt indifférent qu'hostile aux légendes de toutes couleurs, ne trouvant intéressant ni le Napoléon-Prométhée ni le Napoléon-Ogre; les thèmes de la légende dorée se brisent avant de le toucher sur la triple cuirasse de la conscience morale, du sens pratique et de l'esprit classique. D'autres peuvent chanter, peindre ou graver la gloire de l'Empire; la gloire sans vertu n'impressionne pas Lamartine, depuis les *Nouvelles Méditations* («Bonaparte»):

«La gloire efface tout... tout, excepté le crime»

jusqu'à la *Vie de César* «Soyons sans pitié pour la gloire, cette grande corruptrice du genre humain, lorsqu'elle n'est pas le reflet de la vraie vertu» (p. 1). L'exaltation nationaliste, loin de l'enthousiasmer, l'inquiéterait plutôt; l'héroïsme spectaculaire ne lui paraît pas forcément beau, mais bien stérile; inlassablement il posera avec agacement la question: Quel bénéfice la France a-t-elle retiré de l'aventure impériale? D'autres mettent en lumière —et en plaintes— le rocher tragique de Sainte-Hélène, les prestiges du malheur! Lui reste de glace et traduit: châtement mérité pour le coupable mégalomane, et soulagement pour l'Europe. Enfin, combien de Romantiques s'extasiaient sur la démesure du héros, développent l'imagerie des contrastes dans sa destinée, répandent la sentimentalité autour d'un Napoléon plus familier que majestueux! Lui assène:

«Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure».

Ce vers suffit pour anéantir toutes les images, diffusées par une abondante iconographie et par d'innombrables chansons, de l'empereur «humain», «petit caporal» bonhomme, simple et ami des simples; sur tout cela le poète porte un regard «classique», celui de Voltaire, celui de Talleyrand («Tout ce qui est exagéré ne compte pas.»). Dans le champ d'exploitation de la légende napoléonienne, rien ne peut parler à l'imagination, encore moins au coeur de Lamartine.

La conception même qu'il se fait de la poésie, oeuvre de célébration, non de flagellation, ne saurait intégrer aucune des deux légendes. Le public qui a fait le succès des *Méditations* est anti-bonapartiste et, jusqu'à la publication de *Jocelyn*, le poète n'en souhaite pas d'autre; pour ces lecteurs le bonapartisme ne représentant pas une menace sérieuse, il n'éprouve pas le besoin d'en parler. Quelques vers pourraient trouver place dans la légende noire, une apostrophe lancée à la Colonne Vendôme:

«Colonne dont le front sublime
Semble braver un ciel vengeur,
Quel dieu portes-tu sur ta cime?
—Un superbe triomphateur:
—Quel fut son titre? — Vingt batailles:
—Qu'attestes-tu? — Des funérailles:
—D'où vient ce bronze précieux?
—Il fut, dans d'injustes querelles,
Conquis, sur ses peuples fidèles,
Défendant leurs lois et leurs dieux!

Tombe donc! témoin redoutable!
Des exploits d'un peuple oppresseur!...».
(«Ode aux Français», *Oeuvres poétiques complètes*, p. 1.807).

Or, cette ode, d'inspiration royaliste, l'auteur ne l'a pas insérée dans la première édition des *Méditations*; publiée dans la neuvième édition (1822), elle est amputée des strophes hostiles à l'Empire. Quant à la Nouvelle Méditation intitulée «Bonaparte» — et non «Buonaparte»! — elle se situe hors et au-dessus des prises de parti passionnelles; réponse à l'ode de Manzoni, sans doute; plus exactement, c'est une oraison funèbre représentant tout ce que Lamartine, comme poète, a à dire de Napoléon; la dernière strophe formule nettement le voeu que se taisent toutes les légendes:

«Son cercueil est fermé; Dieu l'a jugé. Silence!».

N'en parlons plus: telle était la pensée du poète en 1823; il n'a guère été entendu par les écrivains qui ont trouvé dans le personnage hors série un inépuisable sujet littéraire, et il fait figure de Classique attardé dans la bouillante phalange

romantique; pour elle Napoléon incarne le romantisme même, le bouleversement de la création par un seul homme dont l'aventure individuelle prend les proportions d'une prodigieuse épopée nationale.

N'en parlons plus, car la poésie a beaucoup mieux à faire! Mais la politique, elle, va contraindre Lamartine à reparler de Napoléon, à s'interroger sur le personnage historique et à répondre aux artisans du mythe. Quand il s'engage dans l'action politique, tous les chemins qu'il emprunte l'écartent des séductions de la légende: royaliste de sentiment, il ne voit pas l'Empereur, mais «l'Usurpateur»; républicain de conviction, il le traite de despote contre-révolutionnaire. Dans un article nécrologique Poujoulat écrit: «Il serait difficile de déclarer devant l'histoire ce que M. de Lamartine a aimé et voulu en politique, mais très aisé de dire ce qu'il n'a jamais aimé ni voulu: c'est le bonapartisme.» (*L'Union*, 15 mars 1869). Un siècle plus tard ce jugement reste incontesté.⁵

Il faut d'abord rappeler le sérieux que Lamartine apporte à sa réflexion politique. Si la légende ne le touchait pas comme poète, l'homme d'Etat la rejette après l'avoir pesée et jugée dans sa légèreté factice; il en néglige les aspects superficiels, il méprise tout ce qui, en elle, relève du «gadget», de la sentimentalité, d'une littérature de bas étage ou d'un culte populacier et anachronique. Construisant ou rêvant une politique pour le présent et pour l'avenir, il ne s'intéresse qu'au réel et à l'essentiel: que peuvent recouvrir de sérieux, de fécond, de préoccupant, la légende napoléonienne et son exploitation éventuelle dans les années 1830 et 1840? On n'en est pas encore à redouter un prétendant ou un héritier, mais plutôt un héritage: nationalisme, militarisme, police, censure ou bien on ne sait quel imitateur ou parodiste; à cette époque on a vu plus d'un petit homme se prendre pour Napoléon! Très tôt Lamartine a compris que la Révolution de Juillet ouvrait la porte ou le champ des espérances à toutes sortes d'aventuriers ou d'histri-
trions:

5. «Ce Lamartine qui ne connut jamais l'exaltation bonapartiste de Marius Pontmercy, il est vraiment, de ce point de vue comme en toutes choses, l'anti-Hugo». (M. F. Guyard, *Actes du Congrès du Centenaire*).

«Le premier qui prendra le chapeau étriqué et la redingote grise se croira un Bonaparte, sabrera la civilisation et la liberté des branches à la racine, et dira «mon peuple» jusqu'à ce qu'on en cherche un autre pour mieux parer la servitude.» (*La Politique rationnelle*).

Ainsi s'inquiète-t-il des moindres menaces de résurgence du bonapartisme entretenues ou favorisées par la légende; ainsi est-il porté à multiplier les avertissements, à la tribune et dans la presse; entreprise délicate, car elle doit faire une certaine place aux calculs et à l'opportunisme, tenir compte de la force de cette mythologie très vivace dans la conscience collective et prendre garde à ne pas la heurter de front.

On voit alors le poète devenu député utiliser habilement le thème napoléonien dans ses polémiques contre Thiers et Guizot;⁶ Napoléon est invoqué comme «grand homme» pour flétrir la mesquinerie, dénoncer les fautes et les contradictions des ministres de Juillet. Aux dires de Lamartine, l'empereur, contrairement à ces politiciens médiocres, pratiquait la tolérance (*FP*, I, 33); il avait une diplomatie intelligente en Orient (*FP*, II, 361), et une grande politique maritime (*FP*, IV, 361); il n'a jamais songé à fortifier la capitale (*FP*, III, 30, 51; IV, 19, 179); enfin, si creuse que soit cette «gloire» qu'on ne saurait lui contester, l'orateur se plaît à l'évoquer pour marquer combien la politique de ses adversaires en est dépourvue:

«Sous la République, la politique était orageuse, mais toute-puissante comme le peuple; sous Napoléon la politique étrangère n'était qu'un nom, mais cet homme, dans son égoïsme, était grand encore comme une nation...» (*FP*, III, 324).

Ces éloges, toujours sobres, seront presque tous démentis dans les oeuvres postérieures à 1848; arguments de tribune, d'un emploi purement tactique qui ne s'embarrasse pas de quelques incohérences: ainsi, le Concordat, loué en 1834 comme un acte d'habileté et même de génie (*FP*, I, 55), est flétri plus tard comme une «grande simonie», «une oeuvre rétrograde et

6. En 1831 l'auteur de la *Politique rationnelle* souhaitait à la France la venue d'un «Bonaparte de la parole».

une faute politique.» (FP, III, 467; IV, 162). A propos du sucre de betterave dont l'Empire a développé la fabrication, Lamartine présente deux versions difficiles à accorder : en 1837, la culture de la betterave est la « sage pensée d'un grand législateur » (FP, I, 369); en 1843, c'est « l'économie politique d'Attila », l'entreprise contre nature d'un despote. (FP, III, 351) Entre temps il y a eu le retour des Cendres, occasion pour le député de Mâcon de prononcer un discours qui est peut-être son chef-d'oeuvre tant par la qualité oratoire que par la sagacité politique; un discours d'une franchise courageuse, car il veut faire entendre la voix de la raison au milieu d'un délire d'enthousiasme et face à un fanatisme unanime; il montre la légende napoléonienne, sottise et méprisable en elle-même, dangereuse dans la mesure où elle couve le germe du bonapartisme, redoutable pour les gens clairvoyants; or, le danger bonapartiste, en mai 1840, ce n'est pas le « neveu » Louis-Napoléon, c'est bien plutôt le ministre Thiers qui a réussi à faire partager son nationalisme belliqueux à une opinion publique traumatisée depuis Waterloo et qui a inscrit la « Revanche » dans sa mythologie. Ce qui scandalise l'orateur, c'est que la France a été conduite au bord d'une guerre absurde et perdue d'avance par une fantasmagorie devenue un programme officiel de gouvernement! et de vitupérer

« ces ovations (...) ces cortèges (...) ces couronnements posthumes (...) ce grand mouvement donné par l'impulsion même du gouvernement au sentiment des masses (...) cet ébranlement de toutes les imaginations du peuple (...) ces spectacles prolongés et attendrissants, ces récits, ces publications populaires, ces éditions à cent millions d'exemplaires des idées et des sympathies napoléoniennes (...) » (FP, II, 352).

A-t-il dévoilé alors toute sa pensée? Peut-être, mais non toute sa haine:

« Je n'ai pas d'opinion sur cet homme qui *incarna le matérialisme dans un chiffre armé*. Je n'ai que haine, et, le dirai-je? mépris! oui, mépris, et mépris pour ceux qui l'admirent (...) Ah! Dieu! quel discours je ferais, quelle appréciation j'écrirais de cet homme, si j'avais l'auditoire libre! » (Lettre à Virieu, 20 juin 1840).

Ayant dit ce qu'il pouvait dire devant un auditoire fanatisé, il s'abstient de paraître à la cérémonie des funérailles.⁷ Mais il sait qu'il a compromis sa popularité, et, bientôt, il prendra une revanche terrible:

«Ah! que d'autres, flatteurs d'un populaire orgueil,
Suivent leur servitude au fond d'un grand cercueil;
Qu'imitant des Césars l'abjecte idolâtrie,
Pour socle d'une tombe ils couchent la patrie,
Et, changeant un grand peuple en servile troupeau,
Qu'ils lui fassent lécher la *botte* et le *chapeau!*
D'autres tyrans naîtront de ces larmes d'esclaves (...)
Que tout rampe à ses pieds de bronze, ...excepté moi!»
(«Ressouvenir du lac Léman», *Oeuvres poétiques complètes*,
p. 1.177).

Il voulait qu'on inscrivît au fronton des Invalides: A NAPOLÉON SEUL! Jamais lui-même n'a été aussi seul, jamais sa voix n'a été aussi éloignée du concert romantique, comme elle est isolée dans l'enceinte parlementaire. Quand Hugo publie le recueil de ses petites épopées napoléoniennes, quand Musset se fait le Tyrtée du chauvinisme français, Lamartine chante une autre *Marseillaise*, celle de la paix, solo mal vu de Quinet; des noms plus obscurs font ressortir encore cet isolement: —Lavillénié, auteur d'une *Épître à M. de Lamartine* toute vibrante de fureur bonapartiste contre les «calomniateurs»;⁸ — Antoni Deschamps, partagé entre les séductions de la légende et l'amitié de Lamartine et dosant l'accent selon les dédicataires de ses poèmes; celui qu'il adresse au député de Mâcon commence par un distinguo maladroit:

7. Elle a lieu le 15 décembre 1840. Voir le reportage de Hugo, *Oeuvres complètes*, Edition J. Massin, VI, 2, p. 1.297.

8. Publiée en 1840, c'est une réplique —un peu tardive!— à la Méditation «Bonaparte», développant les thèmes les plus classiques de la légende (Albion la fourbe, Ney le martyr, l'Empereur magnanime, «entouré d'ennemis, mais chéri des soldats», «mais humain, mais clément au sein de la victoire») et jetant ce défi à Lamartine:

«Espérais-tu flétrir par ton subtil poison
Les superbes lauriers du grand Napoléon?
Tes coups sont impuissants, car déjà son histoire,
Des peuples et des rois qu'humilia sa gloire,
Est un saint évangile où chacun va puiser
Des vertus, avec l'art de se diviniser...».

«L'Empereur était grand, l'Empire était infâme»...

La fin est plus satisfaisante, malgré sa platitude:

«Français, comme l'a dit notre grand Lamartine,
Appuyé d'une main sur sa lyre divine,
Sur la tombe attendue et le sacré linceul,
Inscrivons ces trois mots: A NAPOLEON SEUL!»⁹

Pendant la durée de la Deuxième République, les démêlés de Lamartine avec le bonapartisme devenu une force politique mériteraient une longue étude. En 1848, le poète homme d'Etat a longtemps sous-estimé la puissance de la légende napoléonienne; tout en se méfiant des intrigues bonapartistes, il a compris trop tard l'ampleur de la menace. «Bêtise», c'est le nom qu'il donne aux prétentions de Louis-Napoléon et aux clameurs de ses affidés, et, pendant la campagne présidentielle, il entretient des illusions étonnantes sur sa propre popularité. Au cours des trois années suivantes il se sait indésirable pour tous les partis, et il s'attache à la seule défense de la République menacée d'abord par une majorité parlementaire monarchiste, puis par les équipes du Président. Dans ses discours et ses articles, et même dans sa correspondance, il se veut rassurant: un Coup d'Etat, répète-t-il, est impensable, un Second Empire serait ridicule, parodique, «posthume», et il dit sa confiance en la loyauté de l'armée et de Louis-Napoléon, «un nom dangereux, mais un honnête homme». Cependant toute occasion lui est bonne de rappeler qu'il a toujours vu et dénoncé dans la légende un danger politique, se préparant ainsi le droit de dire: «Je vous avais prévenus!...». Belle revanche contre un Thiers, apprenti-sorcier qui dès 1840 a fait le lit de Napo-

9. Dans un morceau adressé à Vigny, on lit:
«Napoléon, despote, à la France sut plaire;
Ce mitrailleur du peuple est toujours populaire.
C'est que le peuple admire et craint les hommes forts...».

Et sous le titre «Dernier Retour de l'Homme», dédié à Béranger, se trouve une apostrophe à Napoléon, qui avait de quoi irriter Lamartine:
«En vain depuis vingt ans les rois de la pensée
Ont mis sur un autel l'abstraction glacée,
Le peuple a méprisé la tête pour le cœur
Et n'a jamais aimé que son grand empereur».
(*Poésies* de E. et A. Deschamps, nouvelle édition, 1841).

léon III! Lui, le Coup d'Etat de décembre le trouve «affligé, non surpris», en paix avec sa conscience.

Comment expliquer que, pendant les dix-huit années qu'il lui reste à vivre, dans la retraite, il éprouve le besoin de fustiger à tout propos la légende désormais dépassée, d'exprimer ses rancœurs contre Napoléon Ier et, plus encore, contre les créateurs du mythe impérial? Tout se passe comme s'il voyait en ces derniers les véritables assassins et fossoyeurs de sa création à lui, la République. C'est ce qui lui fait écrire, sur le tard, avec toute la violence des rancunes accumulées, son *NAPOLÉON ET MOI* qui est, autant que celui de Chateaubriand, un monument d'orgueil: partout on y trouvera le clair sous-entendu: Voilà où nous a menés la légende! Moi seul voyais clair et avais raison de la combattre!... Retour à la légende noire? Anti-légende plutôt.

En effet, à partir de 1851, c'est l'histoire qui prend les relais de la poésie et de la tribune pour débarrasser la France d'un mythe nocif; nocif parce que ses vrais noms sont mensonge, hypocrisie, sottise, et parce que le processus de son développement est malsain, nourri de prestiges illusoires, emporté par des élans irrationnels:

«A l'exception de quelques-uns de ces hommes qui, comme Caton et Tacite, résistent à l'entraînement de leur siècle sans avoir la force d'en triompher, le bonapartisme posthume emporta tout: il se confondit avec l'orgueil de la gloire et avec la pitié des désastres de la patrie; il nourrit dans le peuple une de ces popularités fatales contre laquelle la raison du petit nombre protestera toujours, mais que le préjugé, génie de la multitude, rendra d'autant plus impérissable qu'il aura désormais le prestige de la distance et l'inviolabilité du tombeau.» (*HR*, VII, 3-4).

La légende opère comme un mirage, produit par une mystification, et l'historien Lamartine flétrit le principal coupable, le grand mystificateur; ils ne sont pas nombreux, les historiens du XIXe siècle qui ont ou avec quel soin —et quel talent!— Napoléon a été, de son vivant et sans attendre l'exil, le premier organisateur de sa propre transfiguration! Il est tout à l'honneur de notre auteur d'avoir dénoncé nombre de

tricheries, par exemple le mensonge des fameux Bulletins transformant en victoires les demi-échecs ou attribuant à l'Empereur tout le mérite des succès de ses lieutenants. A maintes reprises il a signalé combien doit paraître suspecte à l'historien sérieux la perpétuelle tendance de Napoléon à la théâtralisation de sa personne et de ses actes: «Il était à lui-même sa propre, publicité» et, à propos des adieux de Fontainebleau:

«Napoléon connaissait la puissance de l'imagination sur les hommes. Il savait le rôle que le coeur joue dans l'histoire. Il avait offert le sien et celui de ses troupes en spectacle à la France et au monde dans cette scène.» (HR, I, 67, 385).

Tragédien, comédien... Lamartine répète ces sarcasmes, sachant bien qu'un pape les a proférés avant lui! Tragédie, comédie, mauvaise parade de cabotin, le *Mémorial* lancé de Sainte-Hélène! L'historien a lu d'un oeil très critique ce livre paru en 1823 et qui a donné une impulsion décisive au développement du mythe:

«Toujours acteur après le drame, il représente encore un rôle quand le rideau du monde est tombé sur lui, oubliant que le seul rôle éternel dans l'homme, c'est l'homme, et que la seule grandeur immuable c'est la vérité.» (HR, VI, 419).

Le moraliste se doit de dénoncer les mensonges de l'histriion couronné et découronné; mais l'historien met le doigt sur ce que n'ont pas voulu voir les exploiters de la légende, la masse de contre-vérités et de contradictions accumulées dans le *Mémorial*: «évangile de parti —longue note diplomatique sans bonne foi, adressée à ses partisans, et parlant tour à tour la langue de toutes les factions qu'il voulait nourrir de sa mémoire— protocole d'une politique tombée qui veut se justifier par les sophismes —commentaires verbeux et incohérents de sa vie, rédigés par des mains partiales— confidences de parade— des énigmes ou des axiomes à triple sens» (HR, VI, 408...). Le *Mémorial* serait resté ce qu'il est, un méchant livre, si des lecteurs stupides et des spéculateurs intéressés ne l'avaient pris pour évangile. Lamartine vilipende deux groupes d'hommes qui se sont faits les prêcheurs et les dévots de cet évangile maléfique: les pauvres dupes, le peuple des campagnes et des

faubourgs, et les intellectuels qui font souvent figure de dupes dupés.

Il accable le peuple sot, oublieux et crédule qui, sous la Restauration, ne lisait pas les *Méditations*, mais se jetait sur la littérature des casernes et des guinguettes; il retrouve dans sa vieillesse des accents d'aristocrate pour stigmatiser la populace larmoyant sur le «martyr» de Sainte-Hélène et ricanant à propos des Bourbons restaurés; car les «poètes» de la légende ont trop souvent fondé le culte napoléonien sur la dérision à l'égard de Louis XVIII et de Charles X, en particulier Béranger, «le poète du rire amer», «le plus dépoétisant des hommes, parce qu'il faut être dénigrant pour complaire à la foule», «un Aristophane français». (CF, IX, 234; XIII, 225; XXI, 38) Peuple vulnérable par sa susceptibilité cocardière si facile à mettre en transes avec de grossiers effets de clairon:

«Les récits villageois de batailles, de conquêtes, d'exploits nationaux, faits à tous les foyers et à toutes les tables populaires par des guerriers, ses fils, ses voisins, ses compatriotes, dont les grades, les uniformes, les blessures, ajoutaient l'autorité de l'héroïsme à l'aigreur du mécontentement, rannaitisèrent peu à peu de gloire posthume la France irréfléchie des campagnes et des villes.»

«Le bonapartisme de l'armée, force immense dans un peuple de soldats où cent mille légionnaires, généraux, officiers ou sous-officiers, licenciés ou aigris par les revers et par l'inaction, semaient dans toutes les villes et dans toutes les chaumières l'éternelle légende des exploits de leur César et l'éternelle plainte de leur propre déchéance.» (CF, IV, 188, 273).

Peuple vulnérable par sa sentimentalité fruste. Ce mépris pour un peuple béat, abusé par un pseudo-«Napoléon des chaumières», Lamartine n'en a guère fait montre avant 1848; s'il l'a si souvent exprimé par la suite, c'est sans doute pour traduire une sorte de dépit amoureux, pour rendre affront pour affront à ce peuple qui, en 1848, l'a acclamé, puis abandonné en lui préférant un Bonaparte! Aux hommes qui l'estiment, lui font confiance, travaillent à l'élever, ce peuple incurable dans sa servilité préfère les hommes qui le trompent et le méprisent. Quelle déception, quelle souffrance et quel pessimisme dans des épanchements tels que ceux-ci!

«Nous gémissons sur ces éblouissements stupides des peuples qui défient ceux qui jouent le mieux avec leur sang, et qui semblent mesurer leur adoration au mal qu'on leur a fait.» (CF, X, 212).

«...prodige de démence, tu verras après trente ans les peuples défier ce consommateur de peuples et lui faire un titre de règne du plus grand abus de sang humain qui ait jamais été fait, depuis César, en Occident.» (CF, XII, 196).

«Il n'y a pas de plus grande leçon de dédain pour l'opinion de l'humanité que celle que l'humanité donne elle-même en divinisant quarante ans après le maître qui faisait de l'héroïsme avec le sang inutilement versé de quelques millions de ses pareils.» (CF, XXIII, 149).

Et quelle amertume personnelle l'homme d'Etat dépopularisé de 1848 fait passer sous la plume du biographe de César!

«Donnez donc la liberté au peuple pour qu'il en fasse l'apothéose de la tyrannie!» (*Vie de César*, p. 372).

Cependant, que la populace naïve, le paysan borné, le soudard en demi-solde aient besoin d'idoles vulgaires, l'aristocrate Lamartine peut en prendre son parti tout en le déplorant. Mais que des intellectuels se soient empressés de prostituer leur plume dans la mystification et l'escroquerie de la légende, voilà qui restera dans l'histoire du XIX^e siècle comme un scandale; rares sont les écrivains romantiques qui échappent au réquisitoire lamartinien. Ici il est intéressant d'observer la distribution des reproches et des anathèmes, car l'accusateur prend soin de distinguer ceux qui se trompent sans mauvaise intention et ceux qui mentent sciemment, pour des raisons perverses que l'historien a le devoir de mettre en lumière; les premiers sont relativement ménagés, et, dans la mesure de l'amitié qu'il leur porte, le censeur met leurs divagations sur le compte de l'inconscience; inconscients, un Hugo, un Béranger, illusionnés par un patriotisme mal compris, victimes de l'équivoque entretenue par de plus malins entre bonapartisme et libéralisme:

«...plus patriote encore que républicain, et plus sensible aux ruines de la patrie qu'aux ruines de son opinion, (Béran-

ger) n'avait vu que le sang des braves et l'incendie des chaumières de son pays.» (HR, II, 432).¹⁰

A d'autres, Lamartine réserve des coups beaucoup plus durs, tant pour leurs écrits que pour leurs agissements et revirements d'opinion: d'un Constant, deux ou trois fois traître, il a tout dit quand il a dit son dégoût: «un des hommes de ce siècle qui m'a inspiré le plus d'éloignement» (CF, IX, 113).¹¹ Mais le plus coupable, à cause de ses retournements successifs et de sa contribution aux ...deux légendes! — c'est Chateaubriand, «le Napoléon de la littérature» (HR, II, 405). Du *Cours familier* il serait facile d'extraire un fort volume de diatribe montrant le dialogue de Napoléon et de Chateaubriand comme celui de deux égoïsmes également répugnants si l'écrivain n'est pas, en fin de compte, le plus maltraité des deux! tour à tour et toujours au bon moment bonapartiste prosterné, ultra-royaliste, républicain louche, adorateur de tous les soleils levants; de plus, singe d'un comédien, caractère servile, plume prostituée, style faux:

«Il commença par le saluer et par le servir; puis il en devint jaloux et l'outragea; puis il assista à sa chute et le traîna dans la boue; puis il s'assit sur son tombeau et le grandit quand il n'eut plus à le craindre; puis il se compara ridiculement à lui et le reconnut pour frère de la gloire. C'était absurde.» (CF, XXVIII, 123).

Lucides ou non, dévoués ou intéressés, les intellectuels portent la grave responsabilité d'avoir créé une légende au service du bonapartisme, d'avoir compromis l'art et l'intelligence dans la coalition immorale et monstrueuse de l'esprit militaire et de l'esprit révolutionnaire qui devait renverser la Restauration d'abord, et plus tard la République. Cette coalition d'éléments

10. Goethe reçoit également une égratignure, Goethe trop facilement fasciné par «l'homme des grands exploits militaires», «l'homme de la force brutale. Le philosophe disparut en lui devant le poète» (CF, XX, 264).

11. Lamartine fustige avec la même sévérité la versatilité d'un Fontanes, d'un Maistre, serviteurs et thuriféraires de Napoléon devenus après 1815 de farouches anti-bonapartistes! (CF, VII, 441. VIII, 64. XXVI, 193. XXVIII, 358).

contradictaires, Lamartine la montre à l'oeuvre, dans le salon de l'ex-reine Hortense, d'où

«jaillissaient contre les Bourbons et leurs serviteurs surannés ces chants populaires, élégies de la gloire, ces railleries, ces épigrammes, ces caricatures, ces mots frappés comme des médailles de haine et de mépris, qui se répandaient dans le peuple et dans l'armée pour y propager la conspiration du mépris.» (HR, II, 435)

et dans une certaine presse, *Le Constitutionnel*, *La Minerve*, appliquée à

«fondre dans un alliage adultère le patriotisme, l'esprit militaire, la gloire des conquêtes, les doctrines de la révolution de 1789, les souvenirs de la République, l'orgueil national, la royauté constitutionnelle, le despotisme et la liberté (...)» (HR, VI, 194).

Ailleurs le succès des chansons de Béranger est expliqué par une «ligue inexplicable entre le militarisme humilié, le républicanisme impatient et l'orléanisme». (CF, IV, 189).

Dans ce confusionnisme mental et sentimental, le sophisme le plus inintelligent, le plus révoltant et le plus dangereux est celui qui fait du tyran corse le continuateur de la Révolution française. S'il est déplorable que le vulgaire adore un despote qui l'a méprisé et sagné, combien plus scandaleux est le chœur des écrivains prosternés devant l'homme qui a été un fléau de la littérature et de toute pensée libre! Le poète dont on sait que l'horreur pour les mathématiques remonte à la première jeunesse s'est complu à représenter l'Empire comme le règne du «sabre» et du «chiffre», l'époque la plus anti-poétique qui fût; en 1834, évoquant ses premiers pas dans la poésie, il cite la devise des bonapartistes, «hommes géométriques»:

«Amour, philosophie, religion, enthousiasme, liberté, poésie; néant que tout cela! Calcul et force, chiffre et sabre, tout est là. Nous ne croyons que ce qui se prouve, nous ne sentons que ce qui se touche; la poésie est morte avec le spiritualisme dont elle était née.» (*Des Destinées de la poésie*)

...écho d'une certaine critique qui a insulté le poète des *Méditations*; trente ans plus tard ces blessures à l'âme sont encore mal cicatrisées :

«La philosophie et la littérature en France, à la fin du règne de Napoléon, avaient été condamnées au silence ou disciplinées et alignées comme des bataillons soldés sous le sabre (...) Il n'honorait des facultés humaines que celles dont il pouvait se faire de dociles instruments. Les géomètres étaient ses hommes, les écrivains le faisaient trembler; c'était le siècle du compas.» (*HR*, II, 393).¹²

Naturellement Lamartine se plaît à louer les rares écrivains réfractaires aux séductions du tyran et persécutés pour ce motif: Nodier, exilé à cause d'une ode «qui respirait trop haut pour la servilité du temps», Mme de Staël surtout, réfugiée à Genève comme au «dernier foyer de la liberté», combattant de sa plume «l'oppresseur de l'esprit humain.» (*HR*, II, 393, 396).¹³ Les éloges ne sont pas marchandés non plus à Erckmann et Chatrian, écrivains assez honnêtes pour avoir montré l'envers de l'épopée, les tristesses et les hontes de l'histoire; leur *Histoire d'un conscrit de 1813* a enchanté Lamartine comme la vérité enfin dévoilée. (*CF*, XXIII, 148...).

D'autant plus acerbe est l'irritation contre les prétendus historiens serviteurs de la légende; adulateurs d'une mémoire à maudire, falsificateurs de la réalité, sectateurs du succès, politiciens pervers, ils ont fait plus de mal que les poètes et les chansonniers, parce que leur oeuvre était davantage prise au sérieux, parce qu'elle agissait sur les esprits sérieux par l'autorité usurpée de l'histoire. Le pluriel utilisé pour désigner ces écrivains n'est peut-être qu'une précaution; en fait Lamartine n'en cite qu'un, Thiers, son adversaire de toujours, Thiers à qui il ne pardonnera jamais d'avoir présidé au Retour des Cendres, ni d'avoir écrit *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*. Historien lui-même, —ou croyant l'être après le succès de son *Histoire des Girondins*— il a employé l'histoire à démythifier

12. Voir aussi: *HR*, I, 16, 17, 394. *FP*, III, 400. *CF*, I, 117. II, 224. III, 444. XXVI, 185.

13. Voir les trois Entretiens sur Mme de Staël, *CF*, XXVI, 81.

la légende, et il a précédé Hugo et ses pages fameuses de *William Shakespeare* dans la dénonciation de l'histoire adulateurice: en 1841, il lançait à la Chambre cet avertissement et cette menace:

«On a gagné une grande gageure contre la vérité dans le récit de cette époque, et, permettez-moi de vous le dire, l'histoire ne présentera pas cette époque comme on l'a travestie; l'histoire ne prendra pas Napoléon tout glorieux, tout monumental qu'il est pour la France, comme double symbole de la nationalité et de la liberté française.» (FP, III, 32).

En 1843, dans une lettre publique adressée à Chapuis-Montla-ville (FP, III, 386), il exprime sa défiance vis-à-vis des légendes et de ce qui les berce, l'histoire écrite du point de vue de la gloire et du chauvinisme. Et que prend-il comme point d'appui de sa réflexion? Le 18 brumaire, événement travesti dans sa vérité et sa moralité.

Après l'agonie et la disparition de la Deuxième République, il ressasse les douleurs et les imprécations de Cassandre; n'ayant plus rien à ménager, il peut enfin dire toutes ses rancœurs et ses dégoûts; que l'histoire ait pu, pendant cinquante ans, couronner le succès au point de rendre possible une réédition du Coup d'Etat, il en ressent un véritable traumatisme doublé de terreur car la même histoire courtisane qui a travesti l'aventurier corse pour le magnifier pourrait tout aussi bien défigurer les hommes de 1848 pour les accabler. Alors, contre l'historiographie couchée, il appelle de ses vœux une histoire «debout», partielle à la Michelet («franchement et vigoureusement, pour le droit et la vérité»), une histoire-pilori à la Hugo, justicière:

«L'histoire n'est pas seulement un drame, elle est une justice. Les conquérants et les despotes auraient trop d'avantages sur la vérité si on ne les jugeait, comme Napoléon l'a été jusqu'ici, qu'au retentissement du nom et à l'éblouissement de la gloire.» (HR, I, 385).

Faire servir l'histoire à rendre la justice, tel est bien le dessein de Lamartine écrivant en 1851-1852 cette *Histoire de la Restauration* dont la moitié est consacrée à l'écroulement de l'Em-

pire; à la parution de l'ouvrage, un vétéran de la Grande Armée, le baron Jerzmanovski, a écrit à l'auteur pour lui faire part de sa tristesse devant tant de «partialité antipathique»; la réponse mérite d'être citée:

«Homme d'une autre religion, j'aime l'indépendance de tous les peuples pour avoir le droit d'aimer l'indépendance de celui dont je fais partie. Je veux la moralité même dans la gloire; enfin j'abhorre le despotisme, et je dois, par la logique et mon coeur, juger avec sévérité celui qui en fut le plus redoutable instrument.»

Histoire de la Restauration, Histoire de la Turquie, Histoire de la Russie, Vie de César, biographies du *Civilisateur* et du *Cours familial*, ...autant de moyens ou d'occasions pour Lamartine de faire parler l'histoire contre la légende; vaste entreprise de critique de l'historiographie napoléonienne, qui tourne souvent au duel contre Thiers. Il mêle assez gauchement les compliments et les reproches dans les trois *Entretiens* (CF, VIII, 81) qu'il consacre à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, livre «admirable» dont l'érudition l'impressionne, lui si peu érudit; en fait la critique l'emporte de beaucoup sur l'éloge: Thiers se trompe sur Talleyrand, sur Pitt, sur Caulaincourt, minimise les fautes de son héros et passe ses crimes sous silence.

Voyons Lamartine, dans sa vieillesse, appliqué à dresser contre la légende dorée une histoire très sombre qui produit au grand jour les erreurs, les échecs et les hontes; fresque de qualité inégale, où les clichés attendus ne doivent pas faire oublier les analyses très élaborées ou les aperçus d'une originalité étonnante. Quand il flétrit le meurtre du duc d'Enghien, dévoile les hypocrisies à l'oeuvre dans le Concordat, expose les mesquineries de la fausse grandeur, il n'ajoute rien à des polémiques déjà anciennes. Plus intéressante est sa critique des truquages de la propagande: tapage autour des demi-victoires, silences pudiques sur les fautes militaires et autres...

«Les héros écrivent peu ou ils n'écrivent qu'avec du sang humain, et de plus, ils mentent ou font mentir beaucoup pour eux. On ne peut donc s'y fier (...) Demandez à Napoléon le secret de l'empoisonnement des pestiférés de Jafra, de l'intri-

gue de Bayonne et des guerres d'Espagne (...) Il ne vous récompensera pas!» (CF, XXIV, 670).

Critique aussi juste de la diplomatie de l'Empereur, néfaste quand il ne supporte plus les sages conseils de Talleyrand: diplomatie de Machiavel en Espagne, blocus de l'Angleterre, alliances impossibles sacrifiant la Turquie à la Russie et la Pologne à l'Autriche:

«Il a semblé n'avoir qu'un but depuis dix ans dans sa politique, réunir tous les peuples en faisceau de honte et de haine contre lui. Faire de la France l'ennemie irréconciliable du genre humain, voilà son génie à l'extérieur! Génie de l'égoïsme qui devient le génie de la ruine.» (HR, I, 402).

Sur ce fond de sévérité se détachent deux griefs majeurs contre l'aventure impériale dont les deux extrémités doivent être démythifiées pour saper les fondements mêmes de l'imposture. Et d'abord il est urgent de détruire la fallacieuse statue d'un Bonaparte fils ou héritier de la Révolution française; dès que Lamartine a commencé à étudier cette Révolution et à l'aimer dans les images fortement idéalisées qu'il s'en faisait, il n'a plus vu Napoléon que comme le «meurtrier de l'idée révolutionnaire», et il a répété cent fois: L'Empire, c'est la contre-Révolution, «le génie égaré de la contre-révolution» (FP, V, 35), «le sophisme de la contre-révolution» (HR, I, 16), la négation de la philosophie inspirant la (bonne) politique et de la pensée émancipatrice de 1789 et du rêve de paix universelle.¹⁴

En août 1840, encore plein de l'ardeur qui lui a inspiré son discours sur le Retour des Cendres, il écrit dans *Le Journal de Saône-et-Loire* ces lignes lucides et émouvantes autant que violentes:

14. «Bonaparte, dont on prétend faire aujourd'hui l'homme de la révolution française et de la liberté, n'a jamais rien compris à la liberté et a fait avorter la révolution française. L'histoire le prouvera à toutes ses pages, quand elle aura été écrite sous d'autres inspirations que celles qui la dictent aujourd'hui. Il a été la réaction incarnée contre la liberté de l'Europe.» (*Voyage en Orient*). Le *Voyage en Orient* (1835) est un des premiers textes où Lamartine oppose la Révolution et l'Empire comme la liberté féconde et la tyrannie stérile; jalon important dans le cheminement qui le conduit à la démocratie; désormais Napoléon n'est plus l'«Usurpateur» (thème légitimiste), mais un avatar de la Contre-Révolution.

«Napoléon, que vous exaltez si ridiculement sous ce rapport, comme le grand propagateur, comme le missionnaire armé de la révolution; Napoléon qui ne fut en réalité que la contre-révolution incarnée dans un soldat; Napoléon qui mit le despotisme à la place de la liberté, la noblesse à la place de l'égalité, l'aristocratie à la place du peuple; Napoléon a immensément dépopularisé la révolution française en Allemagne, en Italie, en Belgique, en Pologne, en Espagne, partout où il a porté le joug et les dévastations de la conquête, au lieu d'inoculer l'indépendance et la liberté. Voilà le vrai.» (FP, II, 372).

La véhémence ne faiblit pas sous la plume du vieillard: «Napoléon n'était pas le soldat de la Révolution (...) cela ne sera jamais une vérité historique. Il ne faut pas laisser ce sophisme à nos neveux.» (CF, VIII, 271) Dans son *Histoire des Girondins* il montre le tyran haïssant dans Voltaire l'intelligence même et confisquant l'oeuvre de la Révolution et ses hommes, les soldats de l'An II devenus ses meilleurs généraux, et les législateurs de la République employés dans les Conseils de l'Empire:



«Napoléon en déroba injustement la gloire. L'histoire ne doit pas sanctionner ces larcins. Elle les restitue à la République. Les fruits de la philosophie et de la liberté n'appartiendront jamais au despotisme.» (*Histoire des Girondins*, VII, 293).

Empoisonnée à sa racine, l'aventure impériale ne laisse à son terme que des fruits amers: c'est la France saignée, envahie et dégoûtée de la tyrannie. Lamartine a quelque mérite, sous le Second Empire, à rappeler que la gloire du premier a été payée de millions de morts; et il a raison de rappeler aussi ce que la légende avait réussi à faire oublier: l'impopularité de l'Empereur dans les villes et les campagnes écrasées par la fiscalité, le blocus et la conscription, et le peu d'enthousiasme du pays pendant l'équipée des Cent-Jours. Le vrai bilan est désastreux: pour la France, pour la civilisation, pour le bonheur des hommes, l'Empire a été stérile:

«Que reste-t-il aujourd'hui (...)? Rien après lui! Rien autour de lui que son ombre stérilisant tout le XVIII^e siècle absor-

bé et détourné en lui seul (...). Il n'y a qu'un nom, et ce nom ne signifie rien pour l'humanité que lui-même.» (HR, I, 402, 403).¹⁵

Dès lors à quoi se réduit cette légende qui a ébloui et assourdi les Français pendant tant d'années? —à du bruit, beaucoup de bruit, trop de bruit!

«Cet écho qui se continue dans la postérité, et qu'on appelle encore improprement gloire, a été son moyen et son but. Qu'il en jouisse donc! Homme de bruit, qu'il retentisse à travers les siècles! Mais que ce bruit ne pervertisse pas la postérité et ne fausse pas le jugement du peuple.» (HR, I, 405).

Et que l'histoire se charge des vindictes du patriotisme vrai, du droit des peuples, de la simple morale, et se fasse châtement. En 1840 Lamartine donnait ce mot d'ordre: A NAPOLÉON SEUL! Au lendemain du Coup d'Etat de 1851, il aurait, à propos du second Bonaparte, rédigé une déclaration¹⁶ contenant ces mots: «Faisons le vide partout où il se montrera! Il s'étonnera de sa solitude»... Pour l'un comme pour l'autre, la solitude comme châtement! Ce sont là les mots définitifs du poète sur le nom de Bonaparte, un nom à enfermer dans un monument-cachot que personne ne visiterait.

En fait, bien que mal vu du nouveau régime impérial et bassement persécuté par ses laquais, il semble bien s'en être accommodé; il a même tenu sur Napoléon III des propos jugés scandaleux par ses amis:

«Quant à moi, je n'hésitai pas longtemps à le juger très supérieur à son oncle, qui fut le premier soldat, mais un des moindres hommes d'Etat de son siècle.» (*Mémoires politiques*, I, 61).

15. «Demandez ce qu'il reste aujourd'hui de Bonaparte dans le monde, si ce n'est une page de batailles et une page de restauration malhabile. Mais une pierre d'attente, un monument, un avenir, quelque chose qui vive après lui, hormis son nom, rien qu'une immense mémoire...» (*Voyage en Orient*) «Le plus grand des hommes modernes, il en fut aussi le plus stérile en résultats pour le genre humain. Il dépensa quatorze ans la France et l'Europe sans leur faire acquérir ni une idée, ni une liberté, ni une vertu.» (HR, VI, 423).

16. Publiée seulement en 1884 dans le livre de Charles Alexandre *Souvenirs sur Lamartine*, p. 305.

On imagine le soupir de Hugo lisant cette phrase! Mais Lamartine pousse la haine de Napoléon jusqu'à l'isoler, le proclamer unique — dans l'abjection — détaché de l'humain et même de sa propre famille; avec d'autres Bonaparte il a noué et entretenu de bons rapports;¹⁷ quant à Marie-Louise, il ne peut l'imaginer que comme une prisonnière, impératrice malgré elle, victime, elle aussi, du despote:

«Les bonapartistes français et européens ont voulu en faire une héroïne malgré elle et malgré la nature (...). Elle n'était qu'une jeune captive ravie par l'Achille moderne au palais de sa race, à Vienne, pour orner et consolider son triomphe (...). On ne peut pas lui supposer une bien tendre passion pour un guerrier vieux avant l'âge, distrait par le globe que la fortune lui avait donné en jouet, aigri par les défaites, et qui ne passait pas pour être même fidèle à cette jeune épouse» (*Mémoires politiques*, I, 192, 193).

En ce qui concerne l'homme, Lamartine en reste au «rien d'humain» jeté sur sa tombe en 1823; mais c'est surtout l'auréole du héros national qu'il veut réduire en poussière: héros de la France? Hugo le chantait en 1829: «Toujours lui! Lui par-tout»¹⁸ Mêmes mots repris en anathèmes:

«C'est l'homme qui se construit lui-même et lui seul aux dépens de tous les principes, de toutes les révolutions, de tous les pouvoirs qui l'ont armé (...), c'est un homme qui se joue d'un siècle et qui se substitue à une époque. Plus de France, de révolution, de république; c'est lui, rien que lui, toujours lui!» (*HR*, I, 391).

La nation, elle, recueille depuis Waterloo ce qu'il lui a laissé, un héritage qui est comme le triste fruit d'une pollution, car le passage de l'aventurier corse met une tache indélébile dans la grande histoire de la France:

«Obligée d'accepter sa tyrannie et ses crimes (elle) doit aussi accepter sa gloire avec une sévère reconnaissance. Elle ne

17. La princesse Canino, veuve de Lucien Bonaparte; la princesse Julie Bonaparte; Pierre Bonaparte (Lettres inédites aux archives de Saint-Point). Eloges de Lucien: *CF*, IV, 255. VII, 7. IX, 79, 129, 131.

18. «Lui», *Les Orientales*, XL.

pourrait séparer son nom du sien sans diminuer son propre nom. Ce nom s'est incrusté dans ses torts comme dans sa grandeur. Elle a voulu de la renommée, il lui en a donné. Mais ce qu'elle lui doit, c'est surtout un grand bruit.» (*HR*, I, 405).

On sent la tristesse de l'historien à l'idée que la France reste, devant les autres peuples et devant l'histoire, diminuée par cet accouplement qui ressemble trop à un viol; au lieu de voiler, d'oublier cette honte, on l'a appelée gloire, on l'a exposée aux adorations des pères et des fils sur l'autel de la légende! Quelle tâche pour l'histoire que de remédier aux méfaits de la légende! Dire, répéter, faire comprendre que Napoléon, ce n'est pas la vraie France,¹⁹ mais un individu égoïste et malfaisant, et le reléguer, le clouer dans son aventure solitaire!

Dans cette entreprise l'historien Lamartine n'est pas à l'abri de tout reproche; ses nombreux griefs, il les répète péniblement tout au long des oeuvres, souvent bâclées, de sa vieillesse; le parti-pris est souvent trop visible, la mauvaise foi également, et les contradictions, et les lacunes, qui sont parfois des omissions volontaires;²⁰ son Napoléon est un bouc émissaire chargé de tout le mal d'une époque; Lamartine ne semble pas avoir la moindre idée des forces politiques et économiques qui ont porté et soutenu au pouvoir le soldat de fortune. Cependant, observateur attentif de son siècle et bon prophète à l'occasion, il a su décrire la genèse de la légende, analyser les équivoques des thèmes et des dévots de ce culte, montrer les périls dont ce mythe était porteur. Malgré ses insuffisances et

19. «Ce n'était pas la France qui était envahie alors (1814), disons le mot, c'était l'Empire napoléonien! La France elle-même, la vraie France, la France nationale (...), la France tout entière conspirait l'abandon de l'homme qui l'avait épuisée jusqu'au sang.» (*FP*, III, 31).

20. Lamartine, remarque M. Guyard, aurait attendu 1859 pour «découvrir», en lisant le livre de Thiers, «que Napoléon a fixé pour longtemps, de l'Université à la Banque de France en passant par la légion d'honneur et le code, les institutions françaises.» (*Actes du Congrès*).

Les références indiquent, pour chaque oeuvre, le numéro du tome suivi de l'indication de la page dans l'édition originale.

Abréviations: *CF*, *Cours familier de Littérature*, 28 volumes, 1856-1869. *FP*, *La France parlementaire*, recueil de discours et articles de Lamartine présentés par Louis Ulbach, 6 volumes, 1864-1865. *HR*, *Histoire de la Restauration*, 8 volumes, 1851-1853.

sa partialité, il faut lui reconnaître le mérite d'avoir le premier, tout en refusant les facilités de la légende noire, esquissé une histoire de l'Empire plus vraie que la légende dorée, et cela à partir de quelques intuitions justes, d'une réflexion sérieuse, d'un profond sens de l'humain.

Antoine COURT
Université Jean Monnet - Saint Etienne